

matériel est là comme produit, outil, dépôt, trace d'une culture.

Il est du mérite de Jean-Pierre Warnier que d'avoir, avec son équipe du laboratoire d'ethnologie de la Sorbonne-Paris V, dont font partie les deux auteurs, donné un statut à la matière comme étant "Matière à penser" aux trois stades de la production, de la circulation et de la consommation, qui constituent les thèmes capitaux de l'anthropologie économique.

Quelle est la place de la culture matérielle dans la construction des sociétés ? Quels sont les modes de traitement muséographique des objets matériels ? Quels rapports entretient la technique avec la consommation ? Quel rôle joue au quotidien le matériel dans la construction des sujets ? Autour de ces questions se nouent de riches argumentations pour dégager ce qu'on peut lire en filigrane de culturel dans un meuble ou un canard laqué, un corset lacé ou le barrage d'un lac artificiel.

Rappel d'histoire tout d'abord, avec résumé de thèses et critiques pertinentes. Lewis Morgan dit l'importance du progrès des techniques dans le chemin menant de la sauvagerie à la civilisation. Leslie White souligne le rôle de l'accroissement de l'énergie. Pour les paléo-anthropologues, l'arme est préhumaine, et l'outil simple, prolongement du corps, est transmissible dans certains groupes de singes. Le diffusionnisme s'attache aussi à l'objet comme trait culturel, inséré dans un complexe culturel et migrant selon certaines trajectoires. La question du fonctionnaliste est : A quoi ça sert ? Selon Boas, le potlatch est comme la surenchère politique de dons et contredons matériels.

L'objet dit ethnographique a davantage statut de preuve représentative et identitaire au musée : masque dogon, coiffe bressanne, outil de mineur . . . Pour le folkloriste, l'authentique manifeste l'essence d'une culture. Recueilli, classifié, analysé, préservé du vieillissement comme patrimoine, l'objet devient objet de savoir.

Si André Leroi-Gourhan a posé les jalons de la technologie culturelle, dans une anthropologie naguère trop axée sur les représentations, si des sociologues français ont approfondi les problèmes du travail et des techniques, les Anglo-Saxons ont davantage travaillé sur la consommation comme rendant visible les catégories de la culture et la stratification sociale. Entre le consommateur rationnel et le pantin manipulé par la pub, il y a des consommateurs moyens situés en fonction d'un positionnement familial ou culturel et d'une mondialisation qui attire l'attention sur l'offre, alors qu'importe davantage pour J. P. Warnier la réception de cette offre. Voyez avec D. Desjeux la circulation des objets domestiques, et mettez au pied du mur avec C. Rosselin et M. P. Julien le meuble . . ., et les métiers du meuble ! Avec ces auteurs, piquez votre attention (55) : Histoire d'un Bavarois, Levi Strauss, émigré aux États-Unis vers 1850. Il fabrique des tentes de toile bleue pour les chercheurs d'or. "Deux jambes, cinq poches et des rivets" : un pantalon solide est créé pour des générations. La toile venait de Nîmes (Denim), *via* le port de Gênes (d'où le nom de Jeans). Allez vous rehabiller ! Puis restez pour un corps à corps (70) : "L'âge, le sexe et l'appartenance socioculturelle

sont inscrits dans les corps en action". La matière et le corps incarné incorporent du social. L'objet peut être l'analyseur du passage à l'action, et non seulement prothèse ou produit, a souligné D. Desjeux. Il permet la construction des sujets, de leur identité et de leur conscience de soi.

En conclusion, le matériel n'est pas le parent pauvre de l'immatériel. Il n'y a pas qu'une seule culture matérielle, mais beaucoup selon le cadre envisagé, et spécifiques soit à des époques (âge du bronze), soit à des populations (Guayakis), soit à des sujets (pompiers, infirmières). Bien des objets matériels sont en dépendance étroite avec des techniques corporelles. La culture matérielle est un révélateur de la stratification sociale, en même temps que matière à politique (attributs rituels du chef) et matière à religion (fétiches, onctions, ablutions). Que les auteurs aient dû s'astreindre à ne pas tout dire en si peu de pages, nul ne leur reprochera. Chaque lecteur admirera, outre la forte concision des idées, la nouveauté de pareille synthèse qui, selon la mode actuelle, a été enrichie d'exemples hors-texte nombreux et variés. D'évidence sont affirmés la compétence universitaire des auteurs, leur perspicacité à découvrir ou redécouvrir certains textes, leur partage vraiment complice d'un travail sans que l'on puisse attribuer tel passage à l'une ou à l'autre. On appréciera enfin que le brio intellectuel s'accorde avec une maîtrise parfaite du langage et un remarquable sens pédagogique.

Claude Rivière

Kantor, Leda, y Olga Silvera (coords.): El anuncio de los pájaros. Voces de la resistencia indígena. Buenos Aires: Ministerio de Desarrollo Social, 2005. 158 pp. ISBN 987-22123-0-9.

Este libro compila los resultados de los talleres de memoria étnica organizados por Leda Kantor y Olga Silvera. Se trata de varios talleres que reunieron a unas veinte mujeres wichí, chorote, nivaklé, toba, chiriguano, chané y tapiete, para luego complementar la información así obtenida con el testimonio de casi medio centenar de mujeres de varias comunidades indígenas del norte argentino. Entre los temas tratados figuran las prácticas de iniciación, la poligamia, los antepasados, los diversos tipos de anuncios y presagios, las creencias tradicionales, los "secretos" y la brujería, las fiestas de bebida, las guerras interétnicas, algunos eventos de resistencia frente a los criollos, algunos relatos de cierta extensión sobre el impacto de la guerra del Chaco en las comunidades – tal vez lo más interesante del volumen – y, por último, las formas actuales de movilización política.

El único punto oscuro del libro es que, en algunos casos, la sistematización a posteriori del discurso parece un tanto excesiva, lo cual permite abrigar dudas sobre la metodología empleada, así como sobre la representatividad del testimonio de algunas informantes. Cualquier conocedor de los pueblos indígenas de la zona, por ejemplo, abrigaría reservas si se le dijera que un texto como el que sigue representa fielmente lo dicho

por una mujer indígena en un contexto de oralidad: “La guerra del Chaco estalló en 1931. Se enfrentaron entre países hermanos. Los llevaron a este conflicto los intereses internacionales puestos en las zonas de frontera” (127). Sería incorrecto, sin embargo, que esta objeción impidiera apreciar los valores de la obra. Luego de los desatinos a los que el lector de antropología debió acostumbrarse a partir de los escritos postmodernos, es saludable que las autoras de “El anuncio de los pájaros” no intenten en ningún momento apropiarse del protagonismo de las informantes indígenas; por el contrario, se inmiscuyen lo mínimo indispensable para delinear algunos aspectos de la metodología utilizada en los talleres y luego dejan paso a la voz de las informantes. El estilo utilizado para reflejar estas voces es liso y llano, despojado de jerga académica, y adecuado en definitiva para transmitir al gran público la lucha constante de las etnias indígenas por preservar y recrear de un modo activo – e incluso crítico – su identidad cultural. Cuando clasifican la información recolectada en los talleres, a la vez, las compiladoras no incurrir en ciertos errores que plagan la bibliografía antropológica, como por ejemplo la confusión entre los chiriguano, los tapiete, los chané y otros pueblos guaraní-hablantes de la zona. Además, nunca está de más dar espacio al pensamiento de las mujeres, grandes olvidadas de una etnografía chaqueña frecuentemente aquejada por un sesgo – explícito o no – que invisibiliza la perspectiva de género. Así, cuando se postula los “wichí piensan que . . .”, la mayor parte de las veces debe entenderse como “los *varones* wichí piensan que . . .”. Esto no significa, en modo alguno, que haya que importar acriticamente los discursos de la antropología del género – pocas veces adaptables al contexto chaqueño –, sino tan sólo reconocer la necesidad de preservar la voz de mujeres concretas que viven en sociedades concretas, para luego forjar a partir de las mismas las herramientas analíticas que permitan contextualizarlas y comprenderlas de un modo integral. La etnografía wichí más reciente, por ejemplo, ha comprobado que la mayoría de las veces las mujeres constituyen los reservorios privilegiados del conocimiento cultural y la historia local, lo cual es comprensible dada la uxorialidad y su fuerte influencia en la formación de las unidades domésticas.

Cuando uno se pregunta qué propósito puede tener un libro que compila sólo testimonios nativos, la respuesta radica simplemente en el valor – jamás demasiado enfatizado – de las fuentes documentales. Siempre valdrá la pena registrar y volver a registrar los hechos sociales que prestan singularidad a la vida de una sociedad dada, así como también las voces de aquellos individuos excepcionales capaces de enhebrar una reflexión lúcida sobre su propia cultura. Dado que “El anuncio de los pájaros” cumple con ambos objetivos, es una contribución que apuntala nuestro conocimiento de los pueblos indígenas del norte argentino y echa luz sobre un área cultural hasta hace poco negligida por la literatura etnográfica.

Diego Villar

Knab, Timothy J.: *The Dialogue of Earth and Sky. Dreams, Souls, Curing, and the Modern Aztec Underworld.* Tucson: The University of Arizona Press, 2004. 181 pp. ISBN 0-8165-2413-0. Price: \$ 26.95

Der Autor, Professor für Anthropologie an der Universidad de las Américas, Puebla, in Cholula, Mexiko, bewegt sich mit seinen Publikationen auf einem Mittelweg zwischen Ethnographie und Ethnopoese. Bei seinem früheren Buch, “A War of Witches. A Journey into the Underworld of the Contemporary Aztec” (1995), handelt es sich um eine Fiktion, die auf ethnographischen Details beruht, gewissermaßen um einen ethnopoetischen Roman in der Tradition von Hubert Fichte und Carlos Castañeda. Das vorliegende Buch, das er noch vor der Veröffentlichung seines Romans begann, aber nun erst fertig stellte, präsentiert eine religionsethnologische Fallstudie über die Bewohner der Sierra de Puebla, wengleich nicht in Form einer konventionellen Monographie. Knab schreibt vielmehr im Stil der dialogischen Ethnographie: ausgehend von seinen persönlichen Erfahrungen beschreibt er auf sehr flüssige Weise eine religiöse Tradition, die seiner Einschätzung nach Kolonisation, Missionierung und den Einfluss der modernen Welt überdauerte.

Ausgangspunkt ist sein Besuch in dem Dorf San Martín 1991, einige Jahre nach seiner ursprünglichen Forschung dort. Inzwischen waren seine beiden Lehrer, Doña Rubia und Don Inocente, verstorben. Beim Abschluss seiner langjährigen Forschung hatte er den Eindruck gewonnen, er sei der letzte, der die Tradition lernte und sich in dem Weg ausbilden ließ. Nun musste er aber erkennen, dass es eine Form von geheimer Bewegung gibt, die das Wissen um *talocan* und die Unterwelt kannte und eine Tradition praktizierte, die sie Jahrhunderte zurücktradierte. Auf seine Frage, warum sie davon nicht bereits früher jemandem berichtet hatten, erhielt er die lakonische Antwort “Keiner hat gefragt”. Nach Knab kommt es dabei auf die korrekte Art zu fragen an, die zwischen Insidern und Outsidern unterscheidet. Nur wenn eine Frage in der korrekten Sprache und mit den korrekten Wörtern gestellt werde, kann Wissen an einen Außenseiter weitergegeben werden.

Knab bezeichnet die Lehre von Doña Rubia als ihre eigene Synthese aus essentialistischen Elementen von Tradition und Werten. Es ist, wie er schreibt, ein mesoamerikanisches System und eine Synthese aus der natürlichen und der übernatürlichen Welt, typische für die Region “seit Jahrhunderten, wenn nicht sogar Jahrtausenden” (6). Natürlich handelt es sich dabei, wie er anfangs schreibt, um eine rekonstruierte Erinnerung, die allerdings heute praktiziert wird, wie er betont, unter anderem von ihm selbst. Von dieser Einordnung zu Beginn seines Buches abgesehen, präsentiert der Autor auf den folgenden 179 Seiten seine Ausführungen auf eher essentialistische Weise und malt ein sehr homogenes Bild von der Religion der Bewohner von San Martín Zinacapan, ohne es zu hinterfragen. Wie er anfangs betont, schreibt er Ethnographie als Fiktion (1995) und Analyse als Fakt. D. h. er präsentiert seine Interpretation dessen, was ihm berichtet wurde und was